

L'étrangère

revue de création et d'essai

55 Christophe Barnabé · Véronique Bergen · Jean-Marie Corbusier · Jean Gabriel Cosculluela · Philippe Di Meo · Myriam Eck et Carole Forget · Laure Gauthier · Stéphane Lambert · Ge Mai · Chantal Neveu · Dominique Quelen · Pierre-Yves Soucy · Sandrine Thiry



L'étrangère

55

- 5 • PIERRE-YVES SOUCY • L'ardeur et l'accueil :
dans les plis du réel
- 19 • GE MAI • Huit poèmes
- 31 • LAURE GAUTHIER • Le serpent b. (extraits)
- 49 • CHRISTOPHE BARNABÉ • Iguazú
- 61 • MYRIAM ECK et CAROLE FORGET • À partir du
« Poème du mur » d'Antoine Emaz
- 71 • JEAN GABRIEL COSCULLUELA • Cento, continuo
- 87 • CHANTAL NEVEU • lucide wild
- 103 • STÉPHANE LAMBERT • Michaël Biberstein
- 111 • VÉRONIQUE BERGEN • Inédits
- 123 • JEAN-MARIE CORBUSIER • Comme une neige d'avril
(extraits)
- 139 • SANDRINE THIRY • Ailes et autres poèmes
- 163 • PHILIPPE DI MEO • Le legs de Jude Stefan
- 171 • DOMINIQUE QUELEN • Douze poèmes
- 185 • SOMMAIRE DES NUMÉROS 1 à 54 (2002-2021)



PIERRE-YVES SOUCY, sans titre, dessin et empreinte, 12 x 28 cm, 2019.

PIERRE-YVES SOUCY

L'ardeur et l'accueil : dans les plis du réel

Nous ne sommes pas reconduits à la rédemption, au rayon de quelque vitrail. Mais abruptement invités à la rencontre du réel. Au heurt et au partage des choses du dehors.

JACQUES DUPIN

L'art a besoin que les choses soient réelles et enveloppantes car seul ce qui est réel peut nous faire toucher à l'existence. [...] car l'art ne livre pas un monde, il délivre des œuvres dont chacune est unique, et le plus capital c'est l'unicité de chaque œuvre.

HENRI MALDINEY

PIERRE-YVES SOUCY

Né au Québec, poète, essayiste et éditeur, docteur en sociologie politique de l'Université libre de Bruxelles (ULB), il a enseigné dans plusieurs universités et a travaillé comme attaché de recherche et responsable de la section de poésie et de littérature étrangère (a.m.l.) à la Bibliothèque royale de Belgique avant d'occuper la chaire Roland-Barthes de l'Université de Mexico (UNAM). Il a publié une quinzaine de livres de poésie, et de nombreux essais sur la littérature, la pensée, la culture et l'art contemporains. Ses textes ont été traduits en plusieurs langues. Derniers livres publiés : *D'une obscurité, l'éclaircie*, Bruxelles, Le Cormier, 2013 ; *Neiges. On ne voit que dehors*, Bruxelles, La Lettre volée, 2015 ; *Traques* (accompagné de collages de Robert Christien et de linogravures de Thierry Le Saëc), Kergollaire, La Canopée, 2017 ; *Reprises de paroles*, Bruxelles, La Lettre volée, 2018 ; *D'un pas déviant. Fragments de l'attente*, Bruxelles, La Lettre volée, 2020.

En tout état de cause, le sensible et le cognitif se supposent mutuellement. Les questions, les discussions, les débats et controverses interminables, mais rarement inutiles, qu'auront soulevé les modalités de leur enlacement mutuel, il va presque sans dire, ne sont pas d'aujourd'hui. Peut-on toutefois considérer qu'au fil des époques et sous l'angle de l'expérience sensible leurs relations soient demeurées immuables ? Il y a sans doute une urgente nécessité de revenir sur les spécificités phénoménologiques propres aux conditions de vie singulières que requiert l'époque moderne. Certains traits majeurs se sont accentués et accélérés, conduisant aux bouleversements les plus récents, nous obligeant à nous en aviser à nouveau, à reposer la question de ce qu'est le réel, de ce qu'est le monde, lequel semble plus difficile que jamais à être désigné comme étant le sien ; et à tenter de saisir les conséquences directes sur nos conditions de vie, nos modes d'être, comme sur celles de la création artistique, littéraire et poétique. Et d'abord, à reconsidérer les conditions sensibles, celles dans lesquelles notre corps baigne à chaque instant, et qui

font retour en chacun de nous pour nous accompagner en silence et figurer le difficile exercice de liberté dans l'acte créatif. Puisqu'il ne s'agit pas de taire en cherchant à préserver ce qu'on ne saura jamais taire. Mais de remuer à nouveau ce qui relève du sensible à l'intelligible, de leur inachèvement, si ce n'est du fait que nous sommes fatalement confrontés à ce qui tient de l'énigme d'un monde ouvert sur le fond de ses propres indéterminations, un sans fond à l'infini, et sur ses étonnantes incertitudes tenues en suspens.

Du sensible, dont il nous semble impossible d'acter le commencement non plus que de pointer son achèvement, nous sommes conduits à investir chaque instant présent de notre réalité existentielle, réalité que l'on qualifie parfois d'un seul mot : *ontologique*, cherchant ainsi à saisir la totalité de notre rapport au monde, non moins qu'à nous-mêmes et à autrui. Du sensible au cognitif et à l'intelligible, leurs représentations n'auront cessé de transiter par des formes symboliques, depuis l'avènement du langage appelé à s'incarner dans le carrousel des langues, de la pensée, des arts et des sciences. L'expérience humaine aura dès lors renoncé à se fixer à jamais sur quelque certitude absolue – certitude vouée depuis un bon moment à demeurer suspecte – selon une volonté délibérée de garder ouverte la compréhension et à la création où se joue, entre le sensible et l'intelligible, conjointement, un *sens* possible et libre en présence de tout ce qui est, et qui est aussi, au plus loin qu'il soit imaginable de l'aborder, un sans fond, faut-il le rappeler. Il semble alors que ce sont ces moments de condensation, d'articulation et de transitions permanents entre le sensible et l'intelligible, moments où perce l'émotion tenue au plus près du réel, image surgissant en tout notre être, et qui appelle et rappelle le parcours entier d'une vie : moment de surgissement libre du geste créatif et de la parole poétique.

Tenant de l'expérience fondamentale d'une vie où se signale cette aventure toujours sujette à s'attester dans l'écoulement du temps, le flux des instants à la fois enchaînés et déchaînés, nos corps, tout ce qui les accompagne, déambulent entre ciel et terre, supports

donnant lieu aux formes et processus de la vie, ancrage qui constitue notre sol. Retenus en ce *lieu* d'enracinement, il nous est impossible de faire de quelque manière l'économie de celui-ci. En définitive : du *réel*, de tout ce qu'il recouvre et que l'on désigne à tout instant par *ceci* ou par *cela*. Tout tient du réel, lequel relève d'une évidence pratique et symbolique à laquelle il nous est bien impossible de nous retrancher puisqu'il en va de notre existence même. Mais qu'est-ce que revêt ce mot de *réel*? Il ne nous revient pas ici de revisiter l'histoire de la pensée pour en signaler les occurrences et redéployer les diverses approches. Pas plus qu'il ne s'agirait de renoncer à s'y approcher au plus près, selon une volonté de compréhension de ce qu'il est censé désigner. Impossible à circonscrire, bien que pris dans son sens habituel, le réel est *le fait présent à chaque instant qu'il y a un monde, et que nous en sommes*. Ce qui fait du lien entre le sensible et l'intelligible une relation indéfectible, chargée de toutes nos perceptions, et faisant appel au langage et à la communication, qu'il rend possible.

Pressée au plus près par la convocation du langage, par celle de la langue, mais d'abord et simultanément, par l'extrême attention que cette dernière porte à ce qui se déploie au *dehors* comme *au-dedans de soi*, la parole poétique donne accès à cette présence du *réel*. Elle s'expose de la sorte à sa propre vérité dès l'instant qu'elle recourt aussi bien à l'imaginable qu'à l'inimaginable, si ce n'est pour mieux offrir son ouverture à la *réalité*. Alors même que la trajectoire du poème met en œuvre une *adresse* à l'autre, et, de ce fait, édifie des liens et des fraternités, sachant que de cette adresse, aussi singulière et unique soit-elle, sa radicale singularité, ou, plus justement, son unicité, ne se décline pas au singulier. Elle peut aussi bien basculer dans la banalité du langage quotidien, en s'attachant aux images et aux évidences courantes avec l'illusion de parvenir à inscrire ce qu'elle cherche à désigner. Elle ne serait alors que simple représentation. Comme elle peut s'élever ou plonger dans les profondeurs de l'être jusqu'à rejoindre son propre vide qui ne peut être que le sensible sous sa figure d'*infini* se prolon-

geant bien au-delà du langage et parvenant à échapper à toute prise, à toute saisie, au point de forcer, d'exiger même, à chaque fois une reprise qui ne donnera jamais les mêmes résultats.

Une œuvre poétique se construit autour de cette indétermination, d'un *incommencement* et d'une poursuite qui est reprise, toujours, et inachèvement. Car elle reste à dire, cette réalité, mouvante et diffuse, n'épousant jamais les formes de son déploiement selon le même espace, selon un même horizon, ou sous les mêmes tensions ; et même dite sous divers rapports, elle ne peut dégager l'*humour* d'une quiétude ou d'une consolation. Puisque *seule parle la parole humaine*, celle-ci semble être seule en mesure d'unifier le champ de la perception, et, corrélativement, à assurer sa remontée vers l'expression, dont l'effet le plus immédiat autant que de longue portée consiste à l'*intégration* des diverses activités aussi bien dans l'ordre pratique que symbolique. La parole relaie leur nécessaire interdépendance, elle est en quelque sorte une fabrique d'images, oserait-on dire, en rendant possible la reconnaissance du réel depuis tout point de vue de la vie. Est *réel* ce qui tient de l'imprévu, *ce qu'on n'attendait pas*, nous rappelle à de multiples reprises tout au long de son œuvre Henri Maldiney. Moment ou instant de rupture (l'instant comme *lieu et foyer originaires*) venant rompre la continuité de la coulée inépuisable de la vie, à la fois de l'existence et de l'expérience, l'inattendu interrompt cette apparente régularité et ouvre sur un appel d'air qui se révèle impossible à circonscrire.

Dès lors, cette coupure abrupte au sein de l'écoulement du quotidien tient lieu d'*événement*, unique, décisif. L'ébranlement du cours des habitudes que produit cette rupture-événement se traduit par une ouverture au monde, à une reconfiguration du *monde*, en quelque sorte, pourtant toujours là, ainsi qu'à l'expérience inédite faite alors de celui-ci. Cependant, aussi singulière qu'elle soit, l'expérience actée en cet instant souverain, l'avènement d'un événement, et qui se situe sur le double plan du sensible et de l'intelligible, aura obligatoirement un effet d'enchaînement. Le mouvement inauguré invite, emporte même, irrémédiablement, à la rencontre du

réel. L'ébranlement éprouvé tient à l'accueil de cet événement, révélateur et irréductible, lequel aura ouvert une brèche dans le monde et, de la sorte, aura échappé à toute anticipation calculée. L'acte de création, la parole poétique, peut-on dire, « pour mordre, pour entamer le réel », selon les mots de Jacques Dupin, parcourt des territoires symboliques radicalement inédits. Parole jaillissante nouée serrée à l'écriture, et reprise par la lecture, répercutée, en quelque sorte. Elle atteste de la collision avec le réel, de l'accueil de l'événement, jusqu'à opérer ses multiples configurations fragmentées ouvertes sur l'inconnu du monde, nous projetant le plus loin possible, nous escortant jusqu'aux lisières de l'indicible, extrayant du chaos les énigmes qui l'accompagnent. Du réel, de l'éventualité de l'autre rencontré, jamais identique, impossible de se soustraire, ou de s'y abstraire. La parole poétique, fragments mêlés d'une écriture sans fin, soulève tout ce qui fonde cette expérience au foisonnement sensible du corps, pointant les aspects obscurs, les brûlures de ce qu'elle aura ouvert.

Ce qui est touché, ce qui tient de la saisie offerte par l'attention dans la proximité des choses, la perception alertée en leur retrait, passe dans les mots. Ces derniers repris, et chaque fois relancés, jusqu'au détournement de la langue pour en susciter l'intensité, visent à comprendre, interrogeant leur capacité à traquer le réel, qui surgit à travers des signes, qu'il garantit et fertilise. Henri Maldiney encore : « Nous appelons réel ce qui vient au jour de nos signes et de nos symboles : de leur lumière "cohérente" dépend sa consistance¹ ». Toutefois, tenir le poète pour *celui qui sait*, pour celui se tenant dans la certitude de son savoir, et suivant à dessein un itinéraire prédéterminé et balisé d'avance, dont l'objet serait de parvenir *au bout de ce savoir*, c'est se rendre totalement aveugle à la fragilité, à la précarité de son sol, à la querelle infinie du surgissement de la parole poétique tout comme de son inscription dans le monde, et pas moins à l'endroit du vide vivant où se dessine sa propre obscurité.

On peut adhérer avec plus ou moins de conviction aux réflexions précédentes et réserver un certain scepticisme à leur endroit dès